FEGER, Hans, BRITTNACHER, Hans Richard, *Die Realität der Idealisten. Friedrich Schiller – Wilhelm von Humboldt – Alexander von Humboldt*

Denis Thouard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1755>

DOI : 10.4000/ifha.1755

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Denis Thouard, « FEGER, Hans, BRITTNACHER, Hans Richard, *Die Realität der Idealisten. Friedrich Schiller – Wilhelm von Humboldt – Alexander von Humboldt* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1755>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

FEGER, Hans, BRITTNACHER, Hans Richard, *Die Realität der Idealisten. Friedrich Schiller – Wilhelm von Humboldt – Alexander von Humboldt*

Denis Thouard

- 1 L'idéaliste, c'est Schiller. Le réaliste, voire le matérialiste, c'est Alexandre. Ils ne s'aimaient pas. Entre les deux, Wilhelm est tiraillé entre son ethos de savant et sa libido de poète. Il apporte à Schiller sa pensée critique, celui-ci lui ouvre le monde de la poésie, qui deviendra secrètement fondamental pour son entreprise de linguiste. Un symposium portant sur leur relation triangulaire s'est déroulé à la Freie Universität Berlin en 2005 et est maintenant édité.
- 2 Les frères Humboldt ont échangé et collaboré toute leur vie, pour se retrouver liés à jamais devant l'Université qui porte leur nom – véritables dioscures de la science moderne. Wilhelm von Humboldt et Schiller se sont étroitement fréquentés du temps de Iéna où Wilhelm séjourne périodiquement entre 1791 et 1797 ; leur correspondance, publiée par Humboldt en 1830, est nourrie dans les années 1795-1797. La présence d'Alexander von Humboldt, censé représenter le pôle « réaliste », est moins justifiée dans le triangle : il n'est d'ailleurs représenté que par deux études (J. ROBERT et L. FRIEDRICH) portant sur la poétique de sa langue scientifique, dans le sillage des travaux suscités par les rééditions récentes orchestrées par Otmar Ette et Oliver Müller, et la reproduction en couverture d'Alexandre avec Bonpland au pied du Chimborazo est pour le moins égarante : le lecteur ne tient pas entre les mains un livre sur Alexandre.
- 3 La première partie du volume rassemble de fait des études hétérogènes, cherchant dans le beau naturel, l'expérience du paysage et sa description des passages entre les auteurs. L'étude de J. TRABANT montre l'importance capitale de la lettre de septembre 1800 consacrée à Wallenstein pour l'élaboration de la pensée du langage de Humboldt, mais, justement, le rapport à Schiller y est plutôt occasionnel. Peut-on faire le lien entre le destinataire, le Wallenstein et les réflexions linguistiques de Humboldt ? La

lettre contient-elle vraiment « Humboldts Sprachphilosophie in nuce » (p. 53) ? Y a-t-il contiguïté ou véritablement convergence d'intérêts ou inspiration, fût-elle indirecte ? Ce n'est guère l'introduction à la correspondance, rédigée plus de trente ans après, alors que Humboldt est devenu le penseur des langues que l'on sait, qui permet d'éclairer a posteriori le texte de 1800... La question du rapport de Wilhelm von Humboldt à l'idéalisme allemand, abordée par T.-W. KWAN, est captivante. Le premier historien français de la philosophie allemande, l'Alsacien Joseph Wilms, ne l'avait-il pas classé parmi les « dissidents » ? KWAN rappelle les liens et les rapports que l'on peut établir avec Leibniz, Kant et Hegel et suggère de lire chez Humboldt un mode mineur de l'idéalisme, plus concret et soucieux de diversité que le penseur du système. S'il reçoit des impulsions des contemporains, on ne peut reconstruire cependant chez Humboldt un projet philosophique général, mais sans doute une « anthropologie philosophique » qui, dans ses limites, resterait plus fidèle à l'inspiration critique de Kant qu'aux développements spéculatifs de Hegel (on se reportera pour cela au texte de H.-G. POTT dans la troisième partie, consacré à l'anthropologie pragmatique chez Kant, Schiller et Wilhelm von Humboldt, ce dernier insistant sur l'importance de la contingence – Zufall). L'étude de M.-C. WILM sur la réalité et la forme dans la poétologie des « classiques » est une tentative pour aborder ensemble les auteurs, mais se restreint à la sphère esthétique.

- 4 Le cœur du volume est ainsi consacré à la correspondance poétologique et ses implications (G. OESTERLE, R.-P. JANZ, U. PROFITLICH, G. PINNA). Les deux avaient intérêt à cet échange, non dépourvu de tensions et de distances. Humboldt est le critique et le philologue, ayant amorcé une ample réflexion esthétique et anthropologique sur le temps présent en prenant pour point de départ l'épopée moderne de Goethe et la tragédie antique dont il commence alors à traduire le prototype. Schiller, qui développe les paradoxes d'une modernité en quête de l'inatteignable naïveté, inscrit précisément sa poétique dans la faille de la naissance d'une histoire autonome, d'inspiration kantienne, orientée cependant chez lui vers la perspective d'une réconciliation émancipatrice des sens et de la raison, de la nature et de la liberté, du naïf et du sentimental. Il a lui aussi besoin des Grecs pour faire autre chose, et sa trilogie essaie bien de dégager une forme alternative au tragique eschyléen – ce pourquoi Humboldt en attendait impatiemment la lecture et réagit par une lettre importante. Le dialogue prend sa signification, entre Iéna et Paris où part Humboldt à l'automne 1797, mais aussi par rapport à Wolf, l'incitateur de la traduction et le théoricien de l'épopée homérique, à Goethe, dans sa tentative de rester naïf et objectif tout en pensant l'histoire contemporaine dans Herrmann et Dorothee – le rôle de Schiller pour Humboldt étant aussi celui d'un technicien de la prosodie, à la différence de Wolf, dont l'exemple le poussera à reprendre sa traduction dans une version versifiée qui paraîtra enfin en 1816 (il confesse à Schiller le 26 mars 1796 que pour lui, ce qui est poétique doit aussi être « métrique » – voir R.-P. JANZ, p. 172).
- 5 Le mythe instauré par Gustav Schwab d'une harmonie complémentaire nécessaire à l'accouchement du « classicisme » weimarien, où Humboldt aurait eu le rôle d'un « Évangéliste », est ainsi nettement contredit par une lecture attentive tant de la correspondance que de l'introduction que Humboldt rédigea pour sa publication en 1830. Les points de contentieux sont analysés par G. OESTERLE, mettant en lumière l'échec du programme classiciste d'un art idéal, contesté par Humboldt (p. 160), lequel

se tournera vers l'anthropologie puis l'étude des langues, mais n'abandonnera pas le projet Agamemnon dont on peut s'étonner qu'il ne soit pas évoqué dans le volume.

- 6 Une question importante touchant leur rapport est de déterminer le style de leur inspiration kantienne et de reconstituer l'évolution de Humboldt en direction d'une pensée du langage qui prolonge, mais aussi remet en question les positions kantienne. Schiller a beau être poète, il ne réfléchit pas sur la langue. Mais depuis quand est-ce le cas de Humboldt ? Nous ne connaissons qu'un texte de deux pages et demi, datée par Leitzmann des années 1795-1796 et intitulé par lui *Über Denken und Sprechen*, où il esquisse une théorie du langage, dont les moyens conceptuels restent largement kantien. Il réagit sans doute au texte de Fichte sur l'origine du langage, conçu comme un instrument de la liberté, en un sens pragmatique, lié donc à l'intersubjectivité, sur fond d'un débat où les positions de Herder sur l'inséparabilité de la réflexion et du langage, de Jacobi sur la consanguinité de la raison et du langage et le primat de l'interlocution (et qui a pu répercuter certaines thèses anti-kantiennes de Hamann) peuvent être supposés connues d'après l'état de nos sources. Deux questions se posent ici : Humboldt est-il alors déjà « humboldtien », a-t-il l'idée du langage comme accès premier à la connaissance ? Manifestement non, puisqu'il déduit encore le langage des opérations de l'esprit séparant et unissant sensibilité et entendement. La pensée ne peut se passer des formes de la sensibilité que sont le temps et l'espace, même la plus abstraite, et l'analyse de ces continus en signes sensibles, notamment en signes langagiers, permet à la pensée de parvenir à son expression et à la conscience d'elle-même. Une pensée ne peut « se produire » (*geschehen*), il ne peut autrement dit y avoir une « expérience de la pensée » que par la sensibilisation des concepts purs de l'entendement que sont les catégories. Le langage est le temps qui est là, interrompu et noté, permettant la réflexion du temps lui-même. Il y a dans ce premier texte de Humboldt deux expressions qui indiquent cette propriété de mise à distance du flux des représentations : l'esprit doit « s'arrêter un instant » (§ 2) pour isoler une « unité », c'est la condition de la « réflexion » ; en même temps que ce premier acte de réflexion, l'homme s'éveille à la conscience de lui-même dès le premier « mot » (§ 7) qui lui donne pour ainsi dire un « premier point d'appui » (*der erste Anstoß* – le vocabulaire est proche de Fichte qui introduit aussitôt après ce « coup d'envoi » un « contrecoup » – *Gegenstoß*, faisant intervenir autrui sous la forme plus générale du Non-Moi), qui lui permet de « s'arrêter soudain » (c'est un « coup d'arrêt » nécessaire dans le flux des représentations), de « regarder autour de lui et de s'orienter », autrement dit non seulement de se fixer dans la continuité temporelle, mais aussi de s'inscrire dans un espace – car la langue spatialise. Cette irruption du « mot » est le véritable point archimédien de la conscience de soi, mais curieusement, Humboldt ne le pense pas ici comme venu de l'extérieur, de l'expérience, de la tradition (comme auraient dit Hume ou Hamann), mais il est « donné à lui-même » – *der erste Anstoß, den sich der Mensch selbst gibt* ! C'est un point typiquement kantien, qui pense dans ses trois Critiques la subjectivité comme rapport à soi déclinée sous les espèces de « l'auto-affection » (Critique de la raison pure), « l'autonomie » (Critique de la raison pratique) et « l'hétéronomie » (Critique du Jugement). Le mot à quoi se réduit ici le langage est un signe dans le temps, détaché par la « voix » du continu temporel (§11), que l'esprit se « donne à lui-même » indépendamment de toute prise en compte de sa formation empirique. Si Humboldt fera plus tard à Schiller le reproche d'avoir négligé le langage, ils en sont, au temps de leur correspondance, au même point. On ne peut donc invoquer une théorie humboldtienne du langage pour rendre compte de leur différent, puis

qu'elle n'est pas encore là. Cela nous conduit à la deuxième question qui se pose concernant les résultats de leur rapport pour la genèse de la pensée humboldtienne : peut-on vraiment voir, comme le suggère J. TRABANT, dans la lettre non envoyé sur Wallenstein, rédigée à Paris en septembre 1800, la naissance de la « pensée humboldtienne du langage » ? Si c'est le cas, c'est relativement indépendamment du rapport à Schiller, mais non d'une réflexion propre sur le génie poétique, notamment dans l'épopée où il avait tout lieu de croire qu'elle était le fait de nations (l'Homère de Wolf et des romantiques), réflexion réveillée par le choix anthropologique de la découverte du monde basque, d'où il revient au moment de la lettre sur Wallenstein. Humboldt conduit une réflexion sur l'imagination productive et le génie, qui doit beaucoup à Kant, et l'observation de Goethe et de Schiller l'intrigue, à la fois pour l'invention poétique et pour la technique métrique. Il a sur eux l'avantage de l'érudition philologique, son rapport à Wolf, qu'il maîtrise assez pour ne pas s'enfermer dans une attitude purement savante, mais pour être au contraire en mesure de confronter le savoir moderne de l'antique aux ressources de la poétique moderne. Il a des instruments théoriques qui le rapprochent en fait bien plus des romantiques et surtout des frères Schlegel, et sa visée fondamentale reste de penser son temps (il est déjà passé dans le Paris révolutionnaire et il y retourne en 1797 pour analyser le temps présent) par écart et différence aussi d'avec les réalisations du monde grec. La discussion poétologique n'est qu'un moment de ce vaste programme d'auto-formation (Bildung) qu'il s'offre, et dans lequel la question du langage n'arrive que tardivement.

- 7 La troisième partie du recueil réunit des études rapportant la poésie aux réalités anthropologiques et politiques de l'époque. On relèvera l'intéressante étude sociale de T. J. REED (« Über Armut und Würde ! ») et le texte de K. BERGHAHN sur le rapport de la Révolution à Schiller, qui souligne, par une analyse des personnages « républicains » des pièces, les limites des prétentions de Schiller et sa distance d'avec les accomplissements français. T.J. REED montre bien la distance entre l'individualisme libéral de Humboldt dans son écrit politique sur les Limites de l'Etat (1791-1792) dont plusieurs chapitres furent publiés par Schiller dans son Thalia et les écrits de Schiller jusqu'à l'assagissement de 1789 (indépendant des événements en France). Humboldt table sur le jeu des forces individuelles pour produire, dans leur « diversité », le progrès commun, Schiller met en avant l'universelle dignité de tout homme comme préalable dont les conditions sont le bien-être matériel. Schiller abandonne ses revendications en s'intégrant à la société, révisant ses textes comme l'Hymne à la joie où « Bettler werden Fürstenbrüder » devient « Alle Menschen werden Brüder », qui dérange moins et figure en arrière plan de l'hymne européen...Deux textes enfin introduisent la question pédagogique avec le thème de la 'contrainte esthétique' repris par Herbart (Y. EHRENSPECK) et les dimensions policières de l'exercice du pouvoir dans deux fragments (H.R.B.).
- 8 On regrettera l'absence d'un index et des imprécisions (sur les dates ou les noms, quand par exemple l'éditrice de *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues* est citée par son seul prénom...), mais l'ensemble est stimulant et illustre bien la richesse des échanges entre philosophie, science et poésie, dans le milieu du « classicisme ». Centré sur Schiller (signalons au passage également la monographie récente de L.A. Macor, *Il giro fangoso dell'umanità. Friedrich Schiller dall'illuminismo all'idealismo*, Pisa : ETS, 2008), l'ouvrage implique souvent indirectement Goethe et hésite en fait à trouver son centre. Le titre promet plus que le volume ne peut honorer, car l'opposition des termes est un peu abstraite et par exemple joue peu dans la discussion

sur les échanges poétologiques entre Schiller et Humboldt. On se serait davantage attendu à une mise au point plus systématique du rapport des auteurs cités aux sciences empiriques comme à la pratique politique. On referme cependant le livre avec une curiosité aiguisée par les croisements opérés au fil des études, avec gratitude.

- 9 Denis THOUARD (CNRS, Centre Marc-Bloch, Berlin)